© www.kjnt.ro/szovegtar

Ferenc POZSONY

Coutumes pascales dans des villages sicules de Háromszék

Cet exposé est consacré aux coutumes pascales des communautés sicules du siège de Háromszék (l'un des « sièges », ou sous-régions historiques, du Pays Sicule). Le Pays Sicule est situé au centre de la Roumanie, à l'extrémité sud-est de la Transylvanie ; dans la plupart de ses villages, la population reste jusqu'à nos jour majoritairement fidèle à la langue et à la culture hongroises. Dans la sous-région étudiée, les sicules sont principalement calvinistes et unitariens, mais sur sa frange septentrionale, on trouve déjà de gros villages à population intégralement catholique. La persistance du catholicisme dans le nord de Háromszék s'explique surtout par la présence de monastères franciscains à Estelnic / Esztelnek et à Târgu Secuiesc / Kanta[1]. Après avoir, au cours des dernières décennies, mené des recherches de terrain dans des villages protestants et catholiques de cette région, nous avons complété ces données préalables en y ajoutant le résultat d'enquêtes systématiques menées au cours des deux dernières années.

[1] La toponymie de la Transylvanie étant, comme sa population, bilingue, nous présentons dans chaque cas le toponyme roumain, suivi de « / » et de son équivalent hongrois lors de la première mention ; par la suite, on retient l'une ou l'autre des variantes, en fonction des prédominances ethniques actuelles.

Aujourd'hui comme par le passé, l'un des cycles festifs les plus importants de la province est le cycle pascal, au cours duquel les chrétiens de la province commémorent la crucifixion et la résurrection du Sauveur. Son importance découle aussi des six semaines précédant la fête, et consacrées à la préparation de cette dernière. Après les semaines joyeuses du Carnaval, le Mercredi des cendres marque le début du jeûne de Pâques (ou « Grand jeûne », dans les idiomes locaux), qui dure jusqu'à Pâques, et au cours duquel même les protestants de la région (dont les églises ne considèrent pas ce jeûne comme une obligation théologique) s'abstiennent d'organiser des réjouissances et de célébrer des noces. Pendant cette période d'attente, on observe dans la plupart des villages de nombreuses formes intenses de la religiosité populaire, communautaire et individuelle. Dans les paroisses catholiques, on se rend régulièrement aux offices du matin, tandis que chez les protestants, les pasteurs célèbrent toutes les semaines des prières en commun.

A Esztelnek, localité du Nord de Háromszék connue pour son monastère franciscain, à l'approche de Pâques, on redouble de prières, car on considère cette période, au cours de laquelle l'église ne désemplit pas à l'heure des messes, comme la plus propice à l'ascèse et à la purification spirituelle. Dans ce village, vers la fin de la Seconde guerre mondiale, on pratiquait encore le rite nommé « Chemin de croix » (en hongrois : *keresztútjárás*), qui consistait, pour un groupe de villageois pieux, jeunes et adultes, à faire deux fois par semaine le tour du village, généralement le soir, en allant de maison en maison pour dire en commun les prières du Chemin de croix ; puis, après une conversation sans éclats, ils mangeaient ensemble un plat de maïs cuit dans l'eau (Gazda 1991: 168).

C'est surtout au cours des jours ou des semaines précédant la résurrection que les catholiques de Háromszék, ainsi que les calvinistes d'un certain âge, s'abstiennent de consommer de la viande. Parmi les plats typiques de la période de jeûne, la soupe aigre au son et à l'ail et la soupe au cumin sont les plus répandus, mais le maïs cuit jouit aussi d'une certaine popularité ; jadis, on le mangeait accompagné de fruits séchés – aujourd'hui, plutôt avec du sucre. La soupe est suivie d'un plat principal, souvent composé de nouilles à la noix râpée, au pavot ou au chou râpé. Les plats à base de polenta sont aussi très appréciés pendant cette période, y compris par les petits enfants, qui les consomment le plus souvent accompagnés de fruits, de confiture de prunes, de lait salé ou aigre.

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

Depuis la diffusion massive de la pomme de terre dans notre région, à la fin du 19ième siècle, cette dernière a été intégrée au menu du jeûne, généralement cuite au four en robe des champs, puis servie accompagnée de beurre, d'oignon et de saumure de choucroute (considérée en Roumanie comme une boisson rafraîchissante) (Szőcsné Gazda 2012b).

C'est à partir du Dimanche des Rameaux que les événements du cycle pascal commencent à se précipiter. Dans la plupart des villages et paroisses protestants de Transylvanie, c'est le moment choisi par l'église pour l'examen de catéchèse et la confirmation solennelle des jeunes, de façon à ce que leur première participation à la Sainte Communion en compagnie des adultes coïncide avec le dimanche de Pâques. Au cours de la semaine précédant l'événement, la coutume veut que les jeunes nettoient méticuleusement l'église, l'ornent de branche vertes de bouleau ou de sapin. En général, l'examen a lieu le samedi, et la confirmation solennelle le lendemain. Au début du 20ième siècle, une coutume encore vive dans les villages de Erdővidék voulait qu'après le banquet familial suivant la confirmation solennelle, les confirmés défilent ensemble dans toutes les rues du village. Les garçons déjà confirmés traînaient alors les jeunes confirmés, les uns après les autres, hors du groupe, et leur appliquaient quelques bons coups de ceinture ou de baguette sur le derrière. Les coutumes de ce genre conservent jusqu'à nos jours un rôle initiatique explicite.[2] La fille confirmée, elle aussi, était dès lors considérée comme une adulte, qui pouvait par conséquent recevoir des « visites » (en dialecte hongrois local : *vizita*), c'est-à-dire fréquenter les jeunes hommes. Quant aux garçons confirmés, ils étaient désormais libres de leur faire la cour, et d'entrer non-accompagnés au bistrot du village (*korcsma*). C'est avant tout dans le travail quotidien qu'il leur incombait d'assumer les conséquences du passage de l'enfance au statut de jeune homme. Au fauchage, par exemple, il ne leur était plus loisible de « s'affaisser » (*kidől*), c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient plus s'accorder de pause individuelle, même sous l'effet d'une forte fatigue. A Zabola, dans le siège sicule de Orbaiszék, en 1944, on considérait encore qu'on ne peut devenir un grand garçon qu'à condition de pouvoir partir seul en forêt avec un attelage et en revenir avec une pleine charretée de bois.

[2] Cf. Benedek H. 1992.

Dans les paroisses catholiques, le dimanche des Rameaux, il est d'usage de faire bénir des rameaux par le curé, en souvenir des rameaux de palmier par lesquels la foule a salué l'entrée de Jésus dans Jérusalem. Encore aujourd'hui, on attribue aux rameaux bénis à cette occasion des pouvoirs spéciaux, une force capable de protéger la famille de dangers externes, de diverses maladies ou de la foudre (Tamás 2002: 97).

Au cours de la Semaine sainte, en général, les villages de Háromszék s'enfonçaient dans le silence – c'est-à-dire que les gens s'y préparaient à la fête pascale dans un silence rituel. Les ménagères nettoyaient leur maison, lavaient leurs tissus et leurs vêtements, et préparaient les repas de fête. Simultanément, les maris mettaient de l'ordre dans leur ferme, et nettoyaient scrupuleusement leur bétail. Au soir du samedi du Pâques, les membres de la famille procédaient à une toilette minutieuse, de façon à attendre la résurrection du Sauveur dans un parfait état de propreté corporelle et de pureté spirituelle.

Dans le village de Kézdiszentlélek, jusque vers le milieu du 20ième siècle, après la messe du matin du mercredi de la Semaine sainte, on chantait en commun les jérémiades (plaintes du prophète Jérémie) (Tamás 2002: 97). Dans les villages du nord de Háromszék, les cloches des églises catholiques restaient muettes du Jeudi saint à midi jusqu'à l'heure de la résurrection, car *c'est le moment où les cloches partent à Rome*. Au lieu des cloches, on battait des structures en bois placées dans les clochers à cette fin, ou des sortes de crécelles. Décrivant les coutumes de Kézdikővár, Zoltán Kakas remarque que pendant la première moitié du 20ième siècle, les petits enfants *faisaient fuir Pilate*, c'est-à-dire qu'ils battaient la terre à côté de l'église au moyen de l'extrémité fendue d'un bâton de bois, ressemblant à un fléau. Cet élément de coutume remonte sans doute d'une part à la liturgie médiévale, d'autre part aux rites printaniers de la magie agraire (Kakas 2010 : 27). A Kézdiszentlélek, immédiatement après la grand-messe du Jeudi saint, on procédait à ce qu'on appelait « dépouillement de l'autel » (*oltárfosztás*) c'est-à-dire qu'on retirait de l'autel les tissus les plus ornés, les fleurs et les objets liturgiques, étant donné qu'en ce même jour, Jésus avait été dépouillé de ses vêtements (Tamás 2002: 97).

Le Vendredi saint, dans les églises catholiques, on célébrait régulièrement une « messe sèche » (*csonkamise*), au cours de laquelle le prêtre, mais aussi ses fidèles, exprimaient un profond sentiment de deuil. A Kézdiszentlélek, à 3 heures de l'après-midi, on plaçait l'ostensoir dans

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

un cercueil, en souvenir de la mort du Christ en croix (Tamás 2002: 97). Dans les villages de Háromszék comme ailleurs, la mort de Jésus était conçue et vécue comme une réalité. Dans la plupart des églises catholique du nord de Háromszék, ou couvrait alors les croix d'un drap mortuaire de couleur blanche. Sous les autels latéraux, les femmes catholiques d'un certain âge – surtout celles qui faisaient partie de sociétés rosicruciennes – décoraient la tombe symbolique de Jésus de fleurs, d'ornements végétaux, puis, comme pendant la veillée funéraire suivant un décès réel, restaient jour et nuit à ses côtés, priant silencieusement, jusqu'à la procession de la Résurrection (Pozsony 1995).

Le Vendredi saint, jusque pendant la seconde moitié du 20ième siècle, les gens de Háromszék respectaient un jeûne rigoureux. Parmi les anciens, beaucoup ne mangeaient rien du tout, certains s'abstenant même de boire de l'eau ce jour-là. Ceux qui s'alimentaient mangeaient en général des plats cuisinés à l'huile, des nouilles au pavot et de la polenta, une soupe de pruneaux. Et, alors même que, dans cette région, l'œuf était considéré comme un plat typique de jeûne, la consommation de lait était explicitement interdite le Vendredi saint. Tandis que le jeûne durait six semaines pour les catholiques, les calvinistes ne s'interdisaient la consommation de viande que le Vendredi saint. Beaucoup d'entre eux, surtout les plus vieux, observaient un jeûne rigoureux toute la journée ; d'autres ne le faisaient que jusqu'à la tombée de la nuit (Kakas 2010: 27). Dans les familles qui avaient des filles, c'est normalement le Vendredi saint qu'elles peignaient à la cire (en hongrois local : « écrivaient », *írták*), les œufs de Pâques, sur lesquels elles ne reproduisaient pas seulement des motifs géométriques, mais peignaient aussi des motifs de leur propre inspiration. Éva Demeter, décrivant l'ornementation des œufs de Pâques peints de Háromszék, relève que la strate la plus ancienne qu'on puisse y repérer présente des affinités avec des précédents gothiques ou relevant de la « renaissance florale »[3] (Demeter 2010: 145). Quant à Klára Gazda, elle souligne le fait que, parmi les noms de motifs, on trouve aussi beaucoup d'expressions renvoyant à des animaux, ce qui l'amène à soulever l'hypothèse que ces derniers aient pu jadis exercer des fonctions magiques, plus

[3] Courant artistique populaire du monde hongrois, né en Transylvanie au 16ième siècle, et principalement actif dans la décoration d'églises, notamment au moyen de motifs naturalistes.

tard oblitérées par la diffusion de la mentalité rationaliste (Gazda 1998). Son étude attire aussi notre attention sur le fait que les symboles chrétiens – généralement nombreux dans le répertoire des motifs de peinture sur œufs – sont justement ceux dont on remarque la rareté parmi les motifs conservés dans cette région (Gazda 2000: 103–106).

Pendant la Semaine sainte à Esztelnek, au cours des décennies suivant la Seconde Guerre Mondiale, c'est normalement le dimanche des Rameaux, le mercredi de la Semaine sainte et le Vendredi saint qu'on procédait, dans l'église du village, à ce qu'on appelait le « chemin de croix » (*keresztútjárás*) : s'arrêtant devant les images représentant les diverses stations du Calvaire de Jésus, pendues aux murs de l'église, les membres de divers groupes informels de paroissiens pieux priaient silencieusement en commun. Et, bien que l'Eglise catholique romaine ait officiellement renoncé aux oratorios de la Passion dans sa liturgie du Vendredi saint, encore de nos jours, les membres adultes des chœurs d'église de la région chantent chaque année à cette occasion le cycle de la Passion, immortalisant les souffrances de Jésus (Gazda 1991: 168).

Au matin du Samedi saint, juste après la messe, les paroissiens de Kézdiszentlélek chantaient jadis les jérémiades, ou complaintes du prophète Jérémie. A six heures du soir, on faisait bénir le feu, l'eau, l'huile et les cierges considérés comme les symboles de la résurrection de Jésus et du retour de la lumière. L'eau bénie à cette occasion était soigneusement conservée : on s'en servirait plus tard pour guérir les enfants victimes du mauvais sort (Tamás 2002: 97). La messe du soir du Samedi saint durait jusqu'à minuit, moment où commençait le rituel de la résurrection, puis la procession festive, au cours laquelle les paroissiens défilaient en général autour de l'église en chantant, avec des chandelles à la main (Tamás 2002: 97).

A Kézdikővár, à la fin de la procession, après la première sonnerie de cloches, on retirait des arbres la paille qui, pendant la nuit de Noël, avait été soustraite à la crèche, ou *lit des anges* pour en envelopper les arbres du verger, afin que ces derniers portent bien au cours de l'année à venir (Kakas 2010: 27).

Dans les villages catholiques, c'est pendant la messe du matin du dimanche de Pâques (à date plus ancienne : du samedi de Pâques) que les femmes mariées faisaient bénir un panier de victuailles, généralement appelées *kókonya* dans la plupart des villages du nord de Háromszék. Dans

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

les villages de cette région, le panier (dit *radinás kas*) contenait généralement du pain frais, de la brioche, de l'agneau rôti, des œufs durs, du jambon fumé et du lard, du vin, de l'eau de vie et du sel, mais aussi des canifs.[4] La mère de famille emportait ce panier, couvert d'un foulard précieux, à l'église, où elle le plaçait sur les marches de l'autel, où le curé allait le bénir au cours de la messe du matin. Après la messe, on remportait en grande pompe les victuailles bénies à la maison, et la famille les consommait en commun, en prenant grand soin de n'en pas perdre la moindre miette. Dans ces villages du Nord de Háromszék, comme ailleurs, il était aussi d'usage que des gars d'humeur taquine s'efforcent de glisser dans le panier des femmes sur le chemin de l'église de petits galets ronds de rivière, méticuleusement lavés au préalable, s'amusant d'avance à la simple idée de l'effet qu'allait produire leur espièglerie.

Dans les villages catholiques de la région, la coutume du « tour du ban » (*határkerülés*), pratiquée le matin du Dimanche de Pâques, est restée vive comme élément organique du cycle pascal jusqu'au milieu du 20ième siècle (Pozsony 1994). A Háromszék comme ailleurs, ce rite a des précédents juridiques : on le pratiquait dans le cadre de la solution des litiges frontaliers entre villages voisins. D'après des sources écrites, à Háromszék, on organisait aussi un tour du ban en cas de survenance d'un conflit entre deux villages voisins à propos du tracé de la limite les séparant. Il était d'usage d'impliquer dans le tour du ban des autorités et des personnalités venues de l'extérieur ; au cours de la cérémonie, on se mettait petit à petit d'accord sur le tracé des frontières, dont les points saillants étaient, d'un commun accord, confirmés par l'érection de nouvelles bornes (Bogáts 1946: 80). Comme les habitants des villages de Bélafalva et Kurtapatak, depuis un certain temps, ne parvenaient pas à s'accorder sur le tracé de la limite qui séparait leurs bans, une « marche dans le ban » (*határbejárás*) a été organisée, en sollicitant la présence de personnalités extérieures hautement respectées. Une fois qu'un consensus fut finalement obtenu quant à l'emplacement d'un point contesté du tracé, le point ayant fait l'objet de cet accord a d'abord été marqué par l'enfoncement d'un poteau, puis, pour éviter de nouvelles querelles, on y a assez vite érigé une croix de pierre d'une certaine taille, difficile à déplacer (Kakas 2010: 13–14).

---

[4] Cf. Balázs 1942: 26.

C'est surtout le dimanche de Pâques que les villageois de Háromszék faisaient le tour du ban de leur village, à travers champs, en priant et chantant. Au moment de la procession, les signes et monticules placés aux extrémités du ban avaient déjà été rénovés au cours de la Semaine sainte, les bornes branlantes redressées, etc.. Le dimanche de Pâques venu, on couchait sur ces monticules les petits garçons participant à la procession, pour leur y appliquer une correction symbolique, de façon à ce qu'ils se souviennent jusqu'à leurs vieux jours de l'étendue du ban, et de l'emplacement des bornes principales. Jusqu'à la collectivisation forcée des terres sous le communisme, les fermiers de la région étaient fermement convaincus qu'aucune calamité ne peut frapper les terres parcourues et délimitées par cette procession relevant du temps sacré de Pâques (Kakas 2010: 13).

Au Pays Sicule comme ailleurs, c'est au 18ième siècle, à l'époque du Baroque et de la Contre-réforme, que cette tradition des tours du ban de Pâques est née, dans des variantes particulièrement opulentes et bigarrées, qui, dans les villages catholiques, sont restées en usage jusqu'à l'éclatement de la Première guerre mondiale. Cette guerre et les déplacements de frontières qui l'ont suivie ont interrompu la continuité de la coutume dans la plupart des villages de Háromszék, mais à Esztelnek, Csomortán, Kézdialmás et Lemhény, les villageois sont restés attachés à sa pratique, faisant preuve d'obstination pour obtenir l'autorisation de l'organiser. Etant donné qu'au cours des années suivant le changement de régime de 1989, ici comme dans tout le reste de la Roumanie, les terrains arables ont été restitués à leurs anciens propriétaires, les conditions étaient alors à nouveau réunies pour que les paysans ressentent le réel besoin de parcourir en priant et chantant les limites du ban au matin du dimanche de Pâques, demandant ainsi l'aide de Dieu pour obtenir une bonne récolte au cours de l'année à venir, et voir leurs terres épargnées de toute calamité.

Dans les villages énumérés ci-dessus, le Dimanche de Pâques, c'est immédiatement au sortir de la messe du matin (de l'aube), en sortant de l'église ou de la chapelle, que des groupes à cheval et en charrette partaient pour le tour du ban. Avant le départ, le prêtre du village bénissait les hommes et garçons qui allaient y participer. En chemin, ils chantaient et priaient à haute voix, puis s'arrêtaient à chaque crucifix de la limite du ban, dont un cavalier (un autre à chaque crucifix) faisait trois fois le tour, tandis que le groupe adressait de ferventes prières à Dieu pour qu'il

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

protège leur ban de toute calamité, de tout danger, de la sécheresse, de la grêle, des sauterelles, des tempêtes etc., demandant finalement qu'il bénisse leurs terres, après quoi il rentraient chez eux avec l'espoir d'une bonne récolte.

Dans les villages du nord de Háromszék, à la fin du tour du ban, on organisait une course à cheval. Il était particulièrement glorieux de remporter cette course, car seul son vainqueur avait le privilège d'empoigner le grelot de l'église, lorsque les participants au tour revenaient au village, attendus par la population et le curé du village, pour passer au cou du cheval vainqueur une couronne de fleurs bigarrées. Soulignons que le vainqueur du « galop » (*vágta*) avait aussi le privilège de prendre, à cheval, la tête de la procession, et restait ensuite pendant toute l'année le héros le plus populaire de la jeunesse masculine locale (Gazda 1991, Kakas 2010: 14).

Cependant, l'événement le plus important du cycle pascal est la messe ou culte du dimanche de Pâques. Dans les paroisses catholiques, c'est au cours de cette messe que le Saint Sacrement était placé sur l'autel pour recevoir l'adoration des croyants. A Kézdiszentlélek, on considérait que seuls ceux qui s'étaient « réconciliés avec Jésus », c'est-à-dire ceux qui s'étaient préalablement confessés et avaient communié, pouvaient, ce jour-là, participer à l'adoration du Saint Sacrement. C'est même là la raison pour laquelle, au cours de la Semaine sainte, on organisait jadis ce qu'on appelait une « entraide de confession » (*gyóntató kalákát*) : on rassemblait plusieurs curés, jusqu'à 12 ou 15, qui confessaient à la chaîne les paroissiens d'un village ; le même jour, la communion était administrée toutes les heures (Tamás 2002: 98).

Pour le déjeuner de Pâques, les femmes préparaient un bouillon de poule, un rôti d'agneau et diverses brioches (Szőcsné Gazda 2012c). Après un court moment de recueillement, les membres de la famille déjeunaient en commun et conversaient sans éclats. En général, ce repas pris en commun renforçait considérablement et « sanctifiait » la solidarité familiale.

Dans les communautés agraires, on considérait l'eau comme l'un des éléments les plus essentiels à la vie et à la fécondité. La croyance attribuait aux rites d'aspersion le pouvoir de transférer à autrui la force vitale qu'elle contient. Très logiquement, c'est donc à ce moment du lundi de Pâques, au seuil du printemps, qu'on pratiquait le rite d'aspersion à l'eau de puits (Tamás 2002: 98). Fort ancien dans cette région, ce rite était non seulement pratiqué par les catholiques, mais aussi par les protestants, de sorte

que les autorités cléricales locales et centrales des églises protestantes, de même que la hiérarchie catholique, se sont, dès le 17ième siècle, efforcées d'en interdire la pratique (Csáki – Szőcsné Gazda 2001: 112; Apor 1978: 75).

Cependant, le rite d'aspersion a survécu dans les villages de Háromszék jusqu'au milieu du 20ième siècle. La plupart du temps, il était pratiqué par les plus âgés des jeunes hommes, qui formaient un groupe pour aller de maison en maison présenter leurs vœux de Pâques. Quand le temps le permettait, ils priaient les jeunes filles de la maison de sortir dans la cour, où, à côté du puits, ils les arrosaient d'une bonne quantité d'eau. Il était aussi fréquent qu'ils prennent leurs victimes par surprise, les arrosant au moyen de pistolets à eau confectionnés à partir de branches de sureau. A partir de la fin du 19ième siècle, les marchands de parfum ayant pignon sur rue dans les petites villes de la région (Târgu Secuiesc / Kézdivásárhely et Sfântu Gheorghe / Sepsiszentgyörgy) ont commencé à suggérer aux jeunes artisans, pour le rituel d'aspersion, le remplacement de l'eau par des parfums – le plus souvent de l'eau de rose et des eaux de Cologne. Une fois adoptés par la mode des villes, les parfums eurent vite fait de conquérir aussi les villages ; surtout au cours des décennies suivant immédiatement la collectivisation de 1962, les jeunes villageois ont adopté l'usage de l'eau de Cologne, elle-même remplacée, à partir de la fin du 20ième siècle, par des parfums vaporisés (sprays). De nos jours, ces coutumes se sont terni, vidé de leur substance, si bien que dernièrement, dans beaucoup de villages, le lundi de Pâques, seuls les petits enfants s'amusent encore à asperger les jeunes filles. Il existe plusieurs villages où les tsiganes de langue hongroise sont les derniers à pratiquer cette coutume empruntée par leurs ancêtres à leurs voisins siculs.

Avec la diffusion dans les villages des modèles culturels régnant dans les classes supérieures et la population des gros bourgs de la province, ces derniers ont aussi adopté l'usage de divers poèmes de vœux de Pâques, dont la récitation est venue s'intégrer au rite de l'aspersion à date tardive, au moment de « l'embourgeoisement »[5] des villages siculs. Les analyses d'archives menées par Enikő Szőcsné Gazda montrent que ces « poèmes

[5] « Embourgeoisement » traduit ici (sans les connotations négatives généralement attachées à ce mot en français) le terme spécifique de *polgárosodás*, répandu dans la littérature sociologique et historique hongroise portant sur ce phénomène bien particulier de l'histoire récente du Pays Sicule.

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

d'aspersion » (*locsolóversek*) devaient déjà être assez populaires dans notre province vers le milieu du 19ième siècle, et que, dès cette époque, ils étaient généralement composés d'une première formule par laquelle le complimenteur demandait à être reçu, et d'une seconde, de remerciement anticipé pour les dons reçus (Szőcsné Gazda 2007).

Dans la création et la diffusion de ces textes d'origine semi-traditionnelle, un rôle central a dû revenir aux divers collèges ecclésiastiques, aux prêtres, aux instituteurs chantres de village, ainsi qu'aux versificateurs de village. Comme, dans le monde hongrois, l'attestation de « poèmes d'aspersion » pascals en grand nombre est surtout caractéristique de la Transylvanie et du Partium (province occidentale voisine inclue dans la Transylvanie *lato sensu* de l'après-1918), László Szabó a émis l'hypothèse que leur apparition et leur diffusion ont dû être liées de façon décisive à l'influence des collèges calvinistes de Transylvanie (Aiud / Nagyenyed) et de Hongrie orientale (Debrecen, Sárospatak) (Szabó 1991: 198). Depuis la diffusion de l'instruction populaire et de l'écriture, ces poèmes étaient en général copiés par les générations successives de garçons depuis des sources écrites, mais, dans de nombreux villages, leur transmission orale s'est poursuivie, avec le processus de transformation constante qu'elle implique. Jusqu'à nos jours, ces « poèmes d'aspersion » constituent, parmi les textes coutumiers de Háromszék, la catégorie la plus vivante, la plus productive, susceptible de transformations incessantes, d'actualisation et de renouvellement.

Dans la matière textuelle des poèmes d'aspersion de Háromszék, on peut reconnaître des tournures typiques des psautiers calvinistes et de la traduction calviniste canonique de la Bible due à G. Károli ; cependant, l'essentiel des compliments en vers récités dans les villages strictement catholiques présente un style nettement catholique. Leur phraséologie est souvent d'origine biblique : dans le poème *Feltámadt a Jézus húsvét ünnepére* (« Jésus a ressuscité pour la fête de Pâques »), par exemple, l'expression *dicső koronája* (« couronné de gloire ») provient des épitres de l'apôtre Paul, tandis qu'on retrouve plusieurs expressions du poème *Mély gyászba borult az egész természet* (« La création tout entière est plongée dans un deuil profond ») dans l'évangile selon Mathieu et dans d'anciens chants calvinistes. Parmi les poèmes d'aspersion, László Szabó distingue quatre sous-groupes : 1. compliments et demandes d'œufs, 2. textes reflétant les relations entre jeunes filles et jeunes hommes, 3. récits de la cruci-

fixion et de la résurrection et 4. textes transmettant l'essence du message pascal du christianisme (Szabó 1991: 199–204). En termes d'ancienneté, la couche la plus ancienne remonte au 18ième siècle, mais la majorité des textes date plutôt de la fin du 19ième siècle et du 20ième siècle. Quant aux textes d'apparition récente, ils contiennent de nombreuses tournures rappelant les caractéristiques des joyeux compliments nuptiaux, et celle de la poésie populaire improvisée (Barna 1986: 69–70).

Remarquons que sous le communisme, le genre du poème d'aspersion pascal était encore capable de s'adapter avec souplesse à la phraséologie et au vocabulaire de l'époque, et de tourner en dérision l'hypocrisie du système par les moyens de l'ironie langagière.

Après récitation du compliment et aspersion, c'était au tour des jeunes filles de rétribuer les garçons par des cadeaux. Le cadeau conventionnel était de deux œufs pour chaque complimenteur, mais les jeunes filles les plus mures accrochaient de plus un petit bouquet de fleurs bigarrées à la poitrine (à date plus ancienne : au chapeau) de leur chéri, pour marquer leur préférence et rendre public le sérieux de leurs intentions. A Árapatak, Márton Balázs note en 1902 que la promise offrait à cette occasion à son fiancé un grand œuf d'oie, qu'ils attendaient le samedi suivant pour manger ensemble, accompagné d'une fougasse saxonne achetée à la foire de Földvár. Aux petits garçons, on offrait surtout des gâteaux, tandis que les plus âgés se voyaient aussi verser de l'eau de vie et du vin (Balázs 1902, Kakas 2010: 17).

Remarquons que, dans la plupart des villages de Háromszék, encore de nos jours, les villageois restent conscients de la signification de ces rites, et savent que l'aspersion pascale et les œufs de Pâques peints en rouge qui la récompensent ont essentiellement une fonction magique, celle de susciter la fécondité. Ce sont donc de véritables instruments rituels, à l'aide desquels on souhaiter favoriser la santé des jeunes gens, leur fécondité et la naissance de nouvelles générations.

A Szörcse, village de Háromszék, nous sommes tombés dans les années 1970 sur un rite agraire encore vivant, qui au début du 20ième siècle était encore largement pratiqué sur tout le territoire du siège Orbai[6], et qu'on peut

[6] Dans le système, aujourd'hui officieux, hérité du Moyen-âge, les « sièges » (*székek*) sont les sous-ensembles administratifs du Pays Sicule, qui leur doit d'ailleurs leur nom (*Székelyföld* : « Terre des sièges »).

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

classer dans la catégorie des rites préventifs d'appel de la pluie. A Szörcse, il était principalement célébré par de jeunes hommes et des hommes mariés, le lundi de Pâques. Deux semaines avant la fête, ils se rassemblaient dans la maison d'un jeune homme, où ils se répartissaient les rôles et établissaient les tâches à exécuter. Le rite prend la forme d'une procession pascale dirigée par un jeune homme nommé *bekérező* (« celui qui demande à entrer »). Les autres personnages principaux sont le *tsigane*, les deux *valets de ferme* et les douze *chevaux*. Dans une grange à foin, ils décoraient une luge (*gyalogszán*). Au moyen de planches et de rameaux verts de sapin prélevés dans la cour de l'église et au cimetière, ils confectionnaient sur la luge une sorte de tente ornée de rubans et de fleurs rouges et blanches. Les douze jeunes gens nommés *chevaux* traînaient la luge à travers tout le village au bout d'une corde. A ce câble tracteur, perpendiculairement, ils fixaient six bâtons d'un mètre et demi de long. Le « lundi du jet d'eau » (*vízbevető hétfő* – c'est-à-dire le lundi de Pâques) venu, les acteurs du rite se retrouvaient chez le *bekérező*, et plaçaient sur la luge un panier et une cruche. Le jeune homme jouant le rôle du *tsigane* se cachait sous la tente de rameaux de sapin. Dans les années 1970, les plus vieux se souvenaient encore qu'au début du siècle, le *tsigane* s'installait nu sur la luge. Il ne prenait pas froid, étant donné qu'il avait une bouteille d'eau de vie à la main, et consommait aussi une bonne partie des boissons offertes par les hôtes successifs de la procession, qui s'arrêtait de maison en maison. On peut supposer qu'à date plus ancienne, ce rôle était assumé, à titre onéreux, par un individu d'ethnie tsigane. A en croire la tradition orale, il devait rester suffisamment caché sous les rameaux de sapins pour qu'il soit impossible de le reconnaître. Seule sa main surgissait de sous les rameaux, lorsqu'on lui tendait une offrande. Les douze chevaux tiraient le traîneau en poussant les bâtons fixés au câble de tractage. A ces bâtons, ou à leur cou, ils attachaient des grelots ou de petites cloches. Une fois que la troupe était prête, on ouvrait les portes de la grange, et le traîneau prenait le départ. Le *bekérező* marchait à l'avant, suivi des *chevaux* tirant la luge, tandis que les deux *valets de ferme* couvraient les flancs, en faisant claquer leurs fouets. La troupe des jeunes gens était suivie par l'orchestre du village (les *muzsikások*), jouant des chansons de soldats et d'amour.[7]

[7] Ferenc Kovács (né en 1909), Szörcse, 1981.

Avant la Seconde Guerre Mondiale, ils ne s'arrêtaient qu'aux maisons qui avaient des filles à marier ; par la suite, ils ont pris coutume de faire honneur à tous les foyers hospitaliers : là où ils trouvaient le portail grand ouvert, ils savaient pouvoir entrer. Au début du siècle, le *bekérező* devait encore parcourir le village le samedi de Pâques, en demandant à chaque famille ayant des filles à marier si elle comptait recevoir les complimenteurs. En signe de réponse positive, les jeunes filles nubiles nouaient au bâton du gars un ruban rouge ou blanc. Le lundi de Pâques venu, ils traînaient leur luge jusqu'à la tombée de la nuit. D'ordinaire, les hôtes attendaient la troupe sur le seuil du portail. Le *bekérező* les saluait par la récitation d'un poème de compliment, puis demandait pour la troupe la permission d'entrer dans la cour. Les chevaux traînaient la luge au trot jusqu'à la grange, puis revenaient vers la maison. Pendant tout ce parcours, les hôtes et leurs voisins, usant de sceaux et de tasses, jetaient de l'eau sur les jeunes gens et la tente de rameaux. On disait que les jeunes gens incarnant les chevaux devaient aussi s'abreuver de temps en temps, ce pourquoi il fallait les asperger copieusement. Après l'aspersion, le *bekérező* remerciait les hôtes par un compliment rimé, tout en aspergeant les filles et femmes de la famille d'eau de rose.

Pendant la récitation, les jeunes gens incarnant les chevaux se rebiffaient et ruaient, tandis que les valets de ferme faisaient claquer leurs fouets. Les hôtes et les voisins aspergeaient une fois de plus d'eau la luge décorée, sans oublier de doucher au passage les spectateurs, venus spécialement pour l'occasion ou badauds passant par là. Après récitation du compliment, on offrait aux jeunes gens du vin et de l'eau de vie – à date plus ancienne, on leur donnait aussi des œufs, du lard et des saucisses fumées. Ils confiaient ces cadeaux au *tsigane*, qui les plaçait dans le panier et la cruche dont il avait la garde. Sur ces entrefaites, l'orchestre entonnait une musique de danse, et le *bekérező* dansait avec la maîtresse de maison et sa fille. En signe de gratitude pour les cadeaux reçus, les jeunes gens récitaient à leurs hôtes un poème pascal d'aspersion.

Après récitation de ce compliment, l'orchestre recommençait à jouer, et la troupe se retirait de la cour, accompagnée d'un tintamarre de musique, de chants et de claquements de fouet, pour se diriger vers la ferme suivante. Cependant, à l'abri des palissades, hommes et enfants continuaient à arroser la troupe. A ce moment, les valets de ferme s'efforçaient déjà, au moyen de leurs fouets, de maintenir à distance les garnements qui cherchaient à poursuivre le cortège pour l'asperger.

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

Finalement, la troupe revenait à la ferme de son chef, où le *tsigane* trempé sortait de sa tente et allait vite se changer. Dans la cour par beau temps, ou dans la maison s'il faisait trop froid, ils dressaient une table et faisaient ripaille des offrandes reçues. Au début du siècle, la coutume d'enterrer le lendemain matin les rameaux de sapin dans le tas de fumier ou sous terre, dans l'espoir de la rendre fertile, était encore vivante.

Si, à Szörcse comme à Székelytamásfalva, ces rites agraires printaniers d'appel de la pluie ont pu se fixer sur le cycle pascal, c'est parce que les deux fêtes coïncident chronologiquement avec la renaissance de la nature et le début de l'année agricole. Au cours du Moyen-âge, une partie des fêtes païennes du printemps (comme le tour du ban) avait été intégrée à la liturgie de l'église. C'est ce qui explique que les fêtes agraires du printemps, même longtemps après leur christianisation, contenaient encore de très nombreux éléments remontant à une époque antérieure, renvoyant à des rites de fertilité, comme les offrandes d'œufs, les aspersions, mais aussi les rites d'appel de la pluie du siège Orbai. Jadis, les jeunes filles offraient des œufs peints aux jeunes gens venus les asperger. Lors du réveil printanier de la nature, au seuil d'une nouvelle année agricole, ces actions symboliques (aspersion, offrandes d'œufs) étaient destinées à assurer, pour une année calendaire entière, de façon préventive, la santé et la fécondité des jeunes. De même, dans les rites d'appel de la pluie de Háromszék, en aspergeant, comme pour imiter la pluie, la luge traînée par les jeunes gens, les participants assumaient une fonction rituelle essentielle, d'intermédiaires entre l'humanité et les forces transcendantes responsables de la fertilité (Salamon – Vasas 1982: 339; Pop–Ruxandoiu 1976: 137–139).

De nos jours, à Szörcse et à Székelytamásfalva, le degré de conscience de la fonction magique jadis associée à ces coutumes est déjà assez faible. Il est d'autant plus intéressant de constater que l'explication de l'ensevelissement des branches de sapin, elle, s'est conservée : il faut les enterrer dans le fumier ou dans les champs, pour que ces derniers deviennent, une fois ensemencés, aussi verts que les branches.

Dans cette coutume printanière telle qu'elle était pratiquée à Szörcse et à Székelytamásfalva, on remarque l'usage étonnant d'un moyen de transport typiquement hivernal : la luge. Dans les coutumes du Nouvel an et du Carnaval, on attribue aux *courses en luge* le pouvoir magique de faire pousser le chanvre et le lin. Ce même principe est observable dans les coutumes pascales de Háromszék présentées ci-dessus : conformément aux croyances

les accompagnant, le chanvre et le lin devaient pousser d'autant plus haut que le parcours de la luge ornée de branches vertes serait long.

A Székelytamásfalva, encore de nos jours, on se souvient de la signification originale de l'aspersion : les jeunes gens pratiquant la coutume cherchaient, par imitation magique, à s'assurer de précipitations suffisantes pour leurs cultures.[8] Dans les deux villages, on décorait la luge de branches de conifère et, imitant la pluie, on arrosait copieusement d'eau la tente végétale et le *tsigane* caché en-dessous. Dans le système de cette coutume, l'apparition de ce symbole végétal n'est donc pas un hasard. Il réapparaît non seulement à tous les tournants principaux de la vie humaine, mais aussi dans le cadre des coutumes calendaires. La branche verte coupée d'un arbre vif, semblablement à l'eau, est un symbole universel de la vie, utilisé le plus souvent avec l'intention de susciter la fertilité.

La diffusion de l'instruction populaire et l'embourgeoisement des villageois sicules ont réorganisé en profondeur la structure du cycle pascal de Háromszék, ses éléments, ses fonctions et son caractère. Diverses associations et institutions religieuses, culturelles, éducatives et caritatives ont commencé, surtout pendant la Semaine sainte, à organiser des événements à caractère religieux et culturel, destinés à collecter des fonds pour ajouter les familles les plus humbles et leurs enfants.[9]

Enikő Szőcsné Gazda fut la première à découvrir comment la pratique de l'écriture et de l'envoi de cartes de vœux pascales s'était étendue au sein de familles, de familles élargies, de groupes d'amis et de réseaux de connaissances de la région de Háromszék, éparpillés par l'embourgeoisement et un haut degré de mobilité spatiale. Les pièces les plus anciennes de la collection accumulée au Musée National Sicule datent du tournant des 19ième et 20ième siècle. En 1908, elles n'étaient plus réservées à des destinataires lointains : on en échangeait déjà souvent entre villages voisins de Háromszék. A vrai dire, l'univers visuel des cartes de vœux et le système de leurs motifs étaient déjà nettement bourgeois, porteurs de culture urbaine. Dès les années 1910-1920, elles se parent du motif de l'œuf géant, contenant un grand bouquet de fleurs, ou encore un bébé. Puis, on voit apparaître, outre les paniers pleins d'œufs et les bouquets de fleurs, des agneaux laineux, symbolisant en réalité Jésus, l'agneau de

[8] Sándor Ambarus (né en 1912), Székelytamásfalva, 1992.
[9] *Székely Újság*, 12 avril 1908. V. 43.

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

Dieu, mort en croix le Vendredi saint pour racheter les péchés du monde, pour ensuite ressusciter le troisième jour. Les personnages représentés sur les cartes ont un visage rayonnant, reflétant l'allégresse avec laquelle ils accueillent la nouvelle de la résurrection. Les cartes représentent très souvent un poussin au moment où il sort de l'œuf, symbole de naissance et de vie. Il est intéressant de constater que le petit lapin, lui, n'y fait son apparition que pendant l'entre-deux-guerres, dans les années 1930, lui aussi porteur, comme l'œuf, d'un message de fécondité. Le plus souvent, il apparaît chevauchant une moto – nouveauté très populaire à l'époque –, ou encore conduisant une automobile pleine d'œufs. Le motif de la cloche s'est alors lui aussi répandu, en provenance principalement du monde français et wallon, où l'on considérait que les œufs peints s'écoulent des cloches quand elles recommencent à retentir à Pâques. Pendant le bref retour de la Transylvanie du Nord (incluant le Pays Sicule) à la Hongrie (de l'Arbitrage de Vienne jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale), le tricolore hongrois (rouge-blanc-vert) domine nettement l'univers chromatique de ces cartes de vœux – signe que leurs concepteurs et dessinateurs tentaient consciemment d'associer la renaissance de la Transylvanie hongroise à la résurrection du Sauveur chrétien (Szőcsné Gazda 2012a).

Jusqu'à nos jours, en dépit de changements ininterrompus, la structure des coutumes pascales de Háromszék s'intègre dans un système bien défini. Dans le cadre de cette fête, un code précis dicte, pour chaque coutume, qui peut y prendre activement part, et quand. Dans le rite de confirmation du dimanche des Rameaux des villages protestants, le rôle central revient aux écoliers de 14-15 ans. Le grand ménage de printemps de la Semaine sainte et la cuisine des plats de fête est nettement l'affaire des mères de famille, la tâche de mettre simultanément de l'ordre dans la ferme revenant aux hommes. Quant aux dévotions de la Semaine sainte, on voit surtout des vieux y participer : généralement des femmes âgées, plus rarement des hommes. De même, ce sont souvent des femmes âgées – généralement membres d'associations rosicruciennes – qui, le Vendredi saint, ornent la tombe symbolique de Jésus dans les églises. Les processions de minuit célébrant la résurrection appellent la participation de la communauté villageoise toute entière, dont les seuls membres exemptés sont les plus séniles et les malades. Le dimanche de Pâques, le tour du ban était jadis un rite masculin, auquel ne participaient que des jeunes hommes et des hommes mariés. La messe festive (ou culte festif) du dimanche de Pâques

était généralement l'occasion de rassembler dans l'église le village tout entier, pour participer à la Communion (nommée *szentáldozás* chez les catholiques, et úrvacsoraosztás chez les protestants) la plus importante de l'année. Quant aux repas festifs du dimanche de Pâques (le matin et après midi), ils rassemblaient les familles (atomiques ou étendues), dont il renforçait la cohésion. Seuls les jeunes hommes pouvaient organiser les rites d'aspersion typiques du lundi de Pâque, de façon à rendre visite, de porte en porte, à toutes les familles qui avaient des filles. Jadis, la procession en luge était elle aussi réservée aux jeunes hommes. Remarquons cependant qu'après la restauration de ces coutumes (tour du ban, procession en luge) qui a suivi le changement de régime de 1989, on a commencé à admettre que des filles y participent. Il faut aussi souligner qu'au cours des dernières décennies, dans la plupart des villages, on remarque que le rite d'aspersion n'est plus pratiqué que par les écoliers – groupes de garçons allant complimenter et asperger les filles de leur classe.

Pendant la période festive, que ce soit dans les lieux sacrés ou dans les champs où a lieu le tour du ban, on récite et chante avant tout les prières et chants colportés par la pratique religieuse. Le rôle principal revient au sermon ou prêche dit par le prêtre, qui sera discuté et interprété pendant encore des jours, voire des semaines, après la messe (ou culte) du dimanche de Pâques. Pendant le tour du ban, on dit des prières, des compliments rimé relevant de la poésie populaire, et on chante des chants d'église, alors que dans le cadre des rites d'aspersion et des processions en luge du lundi de Pâques, ce sont plutôt les compliments rimés et formules de remerciement d'origine urbaine qui occupent le devant de la scène.

Dans le domaine acoustique, il faut souligner que la Semaine sainte baigne dans une sorte de silence rituel, au cours duquel même les cloches se taisent. Au cours de la procession de résurrection et du tour du ban, en revanche, on prie et chante déjà à haute voix. Enfin, les rites du lundi de Pâques sont accompagnés de musique instrumentale et de claquements de fouet (lesquels, de nos jours, n'ont en général plus d'autre fonction que celle, symbolique, d'attirer l'attention).

Les éléments visuels du cycle festifs sont très précisément définis. La tombe sainte et l'autel sont alors recouverts, en signe de deuil, d'immenses draps de couleur blanche. Pendant la procession et le tour du ban, en revanche, on arbore des drapeaux bigarrés ; en règle générale, les villageois y prennent part vêtus de leurs atours les plus festifs. Depuis le chan-

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

gement de régime, on voit participer aux processions, dans des uniformes flamboyants, des pompiers, les membres d'associations de reconstitution militaire (notamment en hussards) et de divers ordres chevaleresques, qui contribuent pour une large part à rendre spectaculaires les événements auxquels ils participent.

Au niveau des codes objectuels spéciaux, il faut souligner le rôle joué par les crécelles, les paniers cérémoniels, les fouets, les grelots et les luges, qui, à l'instar des vêtements de fête, disposent alors de fonctions et de significations particulières, de mise en situation. Profitons-en pour rappeler que les œufs abondamment décorés du cycle pascal sont en premier lieu des symboles de fécondité.

Ce cycle festif laisse aussi une place importante aux symboles végétaux. Les tombes symboliques, par exemple, sont alors méticuleusement décorées de fleurs ornementales, et des épis verts de céréales qu'on fait artificiellement germer. Le lundi de Pâques, en revanche, dans le cadre des rites d'aspersion, le premier rôle revient aux bouquets de fleurs, qui expriment en général l'attirance amoureuse de la jeune fille qui les offre envers le jeune homme à qui elle les offre. Soulignons au passage qu'avant la modernisation totale de cette société, dans cette province, ce sont toujours les filles qui offraient aux garçons toutes sortes de bouquets, les hommes n'ayant commencé à en faire de même, à l'occasion de diverses fêtes, que sous l'influence de l'urbanisation. Lors des processions en luge, un rôle bien spécial revient aux rameaux verts de sapin, qui, dans le cadre d'un tel rituel de début de printemps, représentent des symboles de vie et de fertilité. De tous les animaux de la ferme, seuls les chevaux participent au cycle pascal, lorsque, soigneusement brossés et décorés, ils sont montés pour le tour du ban. Rappelons que sous l'ancien régime, dans la structure sociale caractéristique du Pays Sicule, le cheval incarnait le statut spécial et le prestige des familles de « chevaliers » (*lófő*), dont les garçons, quand ils se mariaient, allaient même à cheval demander à leurs futurs beaux-parents de leur confier leur future épouse. C'est notamment au moment du « galop » (*vágta*) que ces animaux parviennent au centre de l'attention ; au terme de ces courses, un grand prestige revenait non seulement au vainqueur du galop, mais aussi au propriétaire du cheval.

Les prières et chants accompagnant la procession circulaire et le tour du ban reflètent la profonde religiosité des gens de la région. Quant aux crécelles et aux claquements de fouet, ils conservent jusqu'à nos jours

la fonction d'éloigner les mauvais esprits. Le tour du ban (traçage d'un cercle magique) a une fonction préventive : on y voit une coutume protectrice, doté, d'après la croyance populaire, à l'instar des rites d'aspersion, du pouvoir de susciter fécondité et fertilité. La date de Pâques – le premier dimanche suivant la première pleine lune d'après l'équinoxe de printemps – , n'a en effet rien d'un hasard, ni le fait que, dans sa structure les heures les plus importantes soient l'aube (messes), le matin (tour du ban) et minuit (procession circulaire).

De la fin du 19ième siècle à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, les éléments rituels et textes des coutumes pascales de Háromszék étaient déjà caractérisés par des modèles bourgeois, d'origine urbaine ; mais après le tournant de 1989, leur structure subit des modifications bien plus radicales, conséquences d'une modernisation fulgurante. Dans les écoles de village, et dans certains centres de conservation des arts décoratifs, les techniques et les motifs de la peinture traditionnelle sur œufs sont désormais enseignés aux écoliers, à leurs professeurs et aux adultes par les membres de divers groupements et associations d'artisans. Dans des lieux publics relevant de diverses institutions scolaires, cléricales ou culturelles (maisons de la culture etc.), on célèbre de joyeuses foires de Pâques, où l'on peut confectionner des œufs de Pâques peints, percés ou ferrés, participer à des jeux à thème pascal ou printanier, suivre des démonstrations d'artisanat, des spectacles folkloriques tonitruants, caresser des lapins, etc.. En d'autres termes : depuis une dizaine d'années surtout, à Háromszék comme ailleurs en Transylvanie, on voit les fêtes de Pâques, à l'instar de celles de Noël, se mondialiser et se commercialiser. La presse suit de près les innovations formelles produites par l'élite intellectuelle locale, et contribue même consciemment, dans bien des cas, à susciter autour de ces initiatives un tourisme spécifique.

Soulignons qu'à Háromszék, les coutumes pascales des Sicules (par ex. : le silence rituel, le jeûne, l'érection et l'entretien de tombes symboliques, la procession circulaire, la messe) continuent à transmettre en premier lieu le message essentiellement chrétien de ce cycle festif. En second lieu, si l'on considère les bénédictions du feu, de l'eau et des aliments organisés dans les espaces sacrés des villages entièrement catholiques, on remarque qu'encore de nos jours, on leur attribue des pouvoirs de protection et de guérison, auxquels de nombreux participants croient. Le printemps, seuil de la nouvelle année agraire, est le moment de protéger préventivement

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

(par ex. par le tour de ban) l'intégrité et la santé des terres. Nous voyons tout sauf un hasard dans le fait que la chrétienté européenne ait choisi de célébrer la résurrection du Christ à ce moment précis de l'année : au printemps, en plein réveil de la nature. Troisièmement, ces événements sont l'occasion de révéler (par ex. lors de la course de chevaux) les forces et les beautés latentes des jeunes générations, dont on cherche aussi, pendant cette période sainte, à garantir préventivement la santé, la beauté et la fécondité au moyen d'instruments magiques (aspersion, offrandes d'œufs).

Après le changement de régime de 1989, l'intégration de la Roumanie dans les structures euro-atlantiques et sa démocratisation, de nombreux symboles ethniques (sicules) et nationaux (hongrois) sont venus enrichir la panoplie des coutumes pascales des sicules de Háromszék : drapeaux, rubans, blasons, hymnes, cocardes, hussards à cheval et figurants en uniformes historiques hongrois. De nos jours, par conséquent, les coutumes pascales de la région ne se contentent plus de transmettre le message chrétien de Pâques, mais exhibent aussi d'une manière spécifique – et souvent exagérée – l'identité sicule et hongroise des communautés locales.

Comme à Háromszék, et notamment dans ses villages entièrement catholiques du nord de la région, le processus d'atomisation et de dissolution des communautés rurales n'est pas encore terminé, de nombreuses pratiques religieuses et coutumes communautaires ont pu y survivre jusqu'au début du 21ième siècle. Soulignons que pendant le temps sacré de Pâques, au moment des rites traditionnels organisés à cette occasion, jeunes et vieux, garçons et filles, hommes et femmes peuvent encore se déplacer sans encombres entre les divers espaces privés (familiaux) et publics, habités et champêtres, profanes et sacrés, passant de l'un à l'autre avec aisance. Dans les petites villes de la région, en revanche, bien que les hommes et les garçons y pratiquent encore de nos jours le rite d'aspersion consistant à aller de maison en maison dire son compliment, on y remarque déjà aussi, lors des fêtes pascales comme au moment de Noël, la tendance, plus prononcée d'année en année, à s'enfermer de plus en plus dans le foyer de la famille atomique, dans un univers privé ; le cycle festif y perd donc, peu à peu, non seulement son ancien caractère communautaire et public, mais aussi beaucoup de ses aspects sacraux. Confrontés à cette perte, les divers acteurs cléricaux et profanes de la vie publique s'efforcent généralement de la compenser par la création de nouvelles communautés et de formes rituelles néologiques, consciemment inventées et organisées.

Bibliographie

APOR Péter
1978 *Methamorphosis Transylvaniae*. [Métamorphose de la Transylvanie] Kriterion Könyvkiadó, Bucarest
BALÁZS Márton
1902 « A háromszékvármegyei húsvéti írott tojásokról és népszokásokról. » [Des traditions populaires pascales et des œufs peints dans le comitat de Háromszék] *Székely Nemzeti Múzeum Értesítője* III. Sfântu-Gheorghe / Sepsiszentgyörgy, 32–77.
1942 Adatok Háromszék vármegye néprajzához. [Données concernant l'ethnographie de Háromszék] Jókai Nyomda Rt., Sfântu-Gheorghe / Sepsiszentgyörgy
BARNA Gábor
1986 « Húsvéti köszöntők és locsolóversek. » [Compliments et poèmes d'aspersion de Pâques] *Confessio* X. 2. 67–102.
BENEDEK H. János
1992 « Legényavatás Erdővidéken. » [Initiation masculine dans la région sicule dite Erdővidék.] *Művelődés* XLI. 12. 31–33.
BOGÁTS Dénes Cs.
1946 « Történeti adatok a háromszéki népszokásokhoz. » [Données historiques concernant les traditions populaires de Háromszék.] *Ethnographia* LVII. 1. 78–81.
CSÁKI Árpád – SZŐCSNÉ GAZDA Enikő
2001 *Az Orbai Református Egyházmegye vizitációs jegyzőkönyvei I. (1677–1752)*. [Procès-verbaux des inspections d'archidiacres calvinistes du Diocèse calviniste d'Orbai, I (1677–1752)] T3 Könyvkiadó, Sfântu-Gheorghe / Sepsiszentgyörgy
DEMETER Éva
2010 « Kutatástörténeti áttekintés. » [Panorama de la recherche antérieure] In: KAKAS Zoltán: *Háromszéki írott tojások*. [Œufs peints de Háromszék] Kovászna Megyei Művelődési Központ, Sfântu-Gheorghe / Sepsiszentgyörgy, 141–145.
GAZDA Klára
1991 « Vallásos élet, vallásos nevelkedés Esztelneken. » [Vie religieuse et éducation religieuse à Esztelnek] In: LACKOVITS Emőke S. (éd.): *Népi vallásosság a Kárpát-medencében* [*Religiosité populaire dans le bassin des Carpates*] I. VEAB Néprajzi Munkabizottsága – Caritas Transsylvania, Veszprém, 159–177.

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

2000 « Keresztény jelképek a népi díszítőművészetben. » [Symboles chrétiens dans l'art décoratif populaire.] In: CZÉGÉNYI Dóra – KESZEG Vilmos (éd.): *Kriza János Néprajzi Társaság Évkönyve 8* [*Annales de la Société Ethnographique János Kriza, 8*]. Kriza János Néprajzi Társaság, Cluj / Kolozsvár, 100–142.

KAKAS Zoltán

2010 *Háromszéki írott tojások*. [Œufs peints de Háromszék.] Kovászna Megyei Művelődési Központ – Kovászna Megye Tanácsa, Sfântu-Gheorghe / Sepsiszentgyörgy

POP, Mihai – RUXĂNDOIU, Pavel

1976 *Folclor literar românesc*. [*Folklore littéraire roumain*.] Editura didactică şi pedagogică, Bucarest

POZSONY Ferenc

1995 « A szentsír állítása és őrzése Erdélyben. » [Erection et garde du Saint-sépulcre en Transylvanie.] In: ZAKARIÁS Erzsébet (éd.): *Kriza János Néprajzi Társaság Évkönyve* 3. [*Annales de la Société Ethnographique János Kriza, 3*] Kriza János Néprajzi Társaság, Cluj / Kolozsvár, 263–290.

SALAMON Anikó – VASAS Samu

1982 « Kalotaszegi ünnepek – európai népszokások. » [Fêtes de Kalotaszeg – traditions populaires européennes.] *Korunk* XLI. 5. 336–343.

SZABÓ László

1991 « Húsvéti locsolóversek a szatmári és beregi Tiszahátról. » [Poèmes d'aspersion collectés dans la région du Tiszahát, comitats de Bereg et Szatmár.] In : UJVÁRY Zoltán (éd.): *Régió és kultúra*. Debrecen, 185–208.

SZŐCSNÉ GAZDA Enikő

2007 « Húsvét. Locsolás Háromszéken. » [Pâques. Rituels d'aspersion à Háromszék.] *Háromszék*. 2 avril.

2012a « Az óriás tojástól a motorbiciklis nyusziig. » [De l'œuf géant au lapin motocycliste.] *Háromszék*. 7 avril.

2012b « Böjti ételek. » [Plats de jeûne.] *Háromszék*. 19 mars.

2012c « Húsvéti eledelek. » [Mets de Pâques.] *Háromszék*. 19 mars.

TAMÁS István

2002 *Tamás István kézdiszentléleki gyűjteménye*. [*La collection de István Tamás à Kézdiszentlélek*.](éd. : Bokor Zsuzsa.) Kriza János Néprajzi Társaság, Cluj / Kolozsvár

1. Bénédiction des rameaux à l'église des Franciscains lors du dimanche des Rameaux. Esztelnek, 2015

2. Le supérieur du monastère franciscain reçoit et bénit les paroissiens qui s'apprêtent à partir faire le Tour du ban. Esztelnek, 1990

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

3. Cavaliers du Tour du ban. Esztelnek, 1990

4. Un jeune homme à cheval (un autre à chaque croix) fait trois fois le tour de chacune des croix érigées sur la limite du ban. Lemhény, 2015

5. La procession du Tour du ban sort du village vers les champs en passant le portail dressé à la sortie du village. Lemhény, 2015

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

6. Un homme âgé, chargé de diriger le Tour du ban, dit son compliment devant la foule rassemblée devant l'église. Lemhény, 1990

7. Le lundi de Pâques, les jeunes hommes traînent à travers tout le village un traîneau décoré de branches vertes. Szörcse, 1990

8. Les jeunes hommes traînent le traîneau décoré de branches vertes à l'intérieur de la cour d'une des familles du village. Szörcse, 2015

9. Aspersion des branches vertes de sapin. Szörcse, 2014

© www.kjnt.ro/szovegtar

© www.kjnt.ro/szovegtar

10. Entrée du traîneau dans la cour d'une des familles du village. Székelytamásfalva, 2014